



## La psychanalyse au XXI<sup>e</sup> siècle

Sophie Marret-Maleval

Depuis son invention, la psychanalyse a connu un succès paradoxal. Réservée à une élite plutôt intellectuelle à ses débuts, pratiquée par un petit nombre de pionniers, en butte à de fortes résistances, elle a connu une expansion considérable tant du côté de ceux qui l'exercent que des analysants, expansion encore actuelle. Elle s'est également démocratisée, elle est entrée par les psychologues et les éducateurs dans les institutions de soins, comme psychanalyse appliquée. La création récente des CPCT par Jacques-Alain Miller et l'École de la Cause freudienne (Centres Psychanalytiques de Consultation et de Traitement) contribuent largement à faire bénéficier d'une pratique référée à la psychanalyse à un public large, du fait de la gratuité et de la brièveté des traitements qui y sont proposés. Des CPCT ont été ouverts dans la plupart des villes de France et dans le monde entier. Les cabinets privés accueillent de nos jours également un public très diversifié. Jacques Lacan, qui n'a pas tenu la clinique des psychoses à l'écart de la psychanalyse a également favorisé ce mouvement, de même que son orientation contre tout standard ainsi que le respect par les praticiens de notre champ d'une rémunération variable en fonction des revenus de chacun.

Pourtant, la psychanalyse est toujours restée minoritaire dans les institutions psychiatriques et son implantation actuelle y reste très fragile. Par ailleurs, les résistances, voire les attaques à l'encontre de celle-ci n'ont fait que croître quand on la soupçonne à tort d'un monopole sur les institutions de soin. Tel a été le cas dans la bataille récente autour de l'autisme. Elle a vu ses concepts se diffuser dans le grand public : nul n'ignore le complexe d'Œdipe, que le rêve a un sens, une vulgarisation qui est aussi le support des critiques qui lui sont adressées. On lui reproche volontiers une pratique un peu vieillissante, *has been*, culturellement marquée, dans la plus profonde méconnaissance de ses fondements théoriques et de ses évolutions.

### *La psychanalyse ne promet rien*

Quand bien même ses partisans font un effort de transmission, celui-ci n'entamera pas les oppositions. Freud notait déjà dans son *Introduction à la psychanalyse* en 1916, que son procédé, contraire à celui de la médecine, à l'esprit de la science, que ses modalités de transmissions et ses présupposés éthiques, quand il défend l'étiologie sexuelle des névroses, ne pourront que lui attirer des critiques et renforcer les préjugés. Il conclut d'ailleurs : « contre les préjugés, il n'y a rien à faire »<sup>1</sup>. Il avertit dès la première conférence, que là où la médecine donne l'assurance de la guérison, y compris pour en renforcer les chances, le psychanalyste met en avant les difficultés et ne promet rien<sup>2</sup>. Sa méthode de transmission ne peut reposer sur la démonstration objective, l'étudiant ne peut assister à une cure, mais doit éprouver sur lui-même les effets de l'inconscient. « On apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps, par l'étude de sa propre personnalité », dit Freud<sup>3</sup>. La voie de l'interprétation enfin, si Freud affirme qu'elle n'est pas sans

---

<sup>1</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1988, p. 440.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9.

fondements, n'est pas celle de la certitude et ne repose sur « aucun critère de décision objectif »<sup>4</sup> d'autant qu'elle vise des éléments « muets »<sup>5</sup>. Elle doit faire avec la dimension de l'acte et un certain arbitraire – d'ailleurs, Lacan a plutôt déplacé l'accent de l'interprétation de l'analyste à celle du sujet, voire de l'inconscient lui-même.

S'adressant à un public d'étudiants en médecine, Freud affirme : « Je vous montrerai que toute votre culture antérieure et toutes les habitudes de votre pensée ont dû faire de vous inévitablement des adversaires de la psychanalyse »<sup>6</sup>. La psychanalyse doit emprunter des chemins différents de celui de la science pour opérer, elle se situe à l'envers de son discours, cela reste une des conditions fondamentales de son exercice et l'une des raisons des résistances qu'elle continue de développer, dès lors que la science a non seulement suscité des progrès fulgurants, mais aussi entraîné une croyance aveugle dans un scientisme douteux qui prétendrait pouvoir résoudre les énigmes de l'humain dans des coordonnées biologiques, génétiques, cognitivo-comportementales, universalisables et certaines. Si la science fondamentale ne cesse de pointer ses zones d'ombres inéliminables, inhérentes à tout système formel, la psychologie dite « scientifique » a cru par quelques mirages de fausse science (c'est-à-dire en ignorant ces zones d'ombre et en transposant sans prudence les outils de la science à un champ qui lui est hétérogène), pouvoir nous donner les clés du mécanisme humain. Alors que certains scientifiques trouvent intérêt à nos travaux, le commun de la pensée contemporaine persiste à croire dans le triomphe à venir de la rationalité. La psychanalyse ne peut s'accommoder de cette croyance, elle reste, de ce point de vue, à rebours du temps. Freud mettait déjà en garde celui qui voudrait aller vers la pratique de la psychanalyse, prétendant l'en dissuader, pointant que cela l'empêcherait de faire une carrière universitaire. Ses propos ont conservé toute leur valeur<sup>7</sup>. Mais au-delà du temps, des conditions de la culture, Freud avertissait encore que la psychanalyse ne pourra que se tenir sur une marge étroite, vouée à toujours s'intéresser à ce que la culture rejette pour les nécessités de la civilisation. « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », aurait-il dit lors de son voyage aux États-Unis.

Freud notait que les résistances à la psychanalyse étaient principalement dues à son hypothèse de l'étiologie sexuelle des névroses, du fait que la culture soit fondée sur la sublimation et la société sur la répression des pulsions sexuelles<sup>8</sup>. D'ailleurs, sans doute n'est-ce plus tant d'actualité aujourd'hui, sauf à réviser la théorie avec Lacan pour préciser où se situe le véritable scandale de la psychanalyse : d'affirmer le trou inéliminable dans le savoir, soit la fonction du réel, un « ça rate » essentiel, en opposition au vœu que « ça marche » de la science. « La pratique lacanienne opère dans la dimension du ratage. [...] En tout cas, c'est ce qui s'est découvert à nous non pas intellectuellement, mais dans la pratique, c'est qu'elle existe sur un fond d'impossible », affirme J.-A. Miller<sup>9</sup>.

La psychanalyse en effet, rappelle-t-il encore, a contribué à « la dissolution de la morale civilisée » quand Freud a souligné que la racine des névroses tenait dans le refoulement des pulsions sexuelles. Il a conduit par ailleurs à normaliser celle-ci, les mettre au jour, avec un œil clinique sans jugement, qui n'est pas celui de la morale, à en souligner l'importance dans l'économie psychique, jusqu'à pointer la sexualité infantile, la perversité polymorphe de l'enfant,

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>9</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n°15, février 2005, p. 9-27.

la bisexualité fondamentale de l'être humain (autant de termes d'ailleurs souvent mal compris). N'oublions pas la force de subversion de la psychanalyse à ses débuts. Il soulignait par ailleurs que le surmoi, intégration de l'interdit sur lequel est fondé la culture, le lien social, est une « pure culture de la pulsion de mort »<sup>10</sup> visant la destruction des désirs du moi. Il n'est jamais autant dénudé que dans l'auto-reproche du mélancolique. Le surmoi est lié au ça, que Freud définit comme le réservoir des pulsions, et non au moi, il est une instance féroce, qui peut pousser à l'autodestruction, ce qui conduira Lacan à montrer que le surmoi est un impératif de jouissance. Libérer la jouissance, c'est aussi libérer la pulsion de mort (les toxicomanes à l'occasion en font la preuve). Lacan par le terme de jouissance visera d'ailleurs à souligner la nature biface de la pulsion. Freud déjà s'interrogeait lorsqu'il écrivait en 1930, dans *Le Malaise dans la civilisation* : « La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de sa civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leur pulsion d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux "puissances célestes", l'éros éternel, fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire. Mais qui peut prédire le succès et l'issue ? »<sup>11</sup>. L'avenir proche allait malheureusement lui donner raison de sa prophétie, qui reste, quatre-vingt-cinq ans plus tard, d'une brûlante actualité, pointant la face obscure de la jouissance. En soulignant que la technique avait donné aux hommes les moyens de leur autodestruction, Freud notait aussi que la montée du discours de la science a conduit à dénuder la jouissance.

« La science [...] s'est [...] instituée de disjoindre le sens et le réel », montre J.-A. Miller dans son séminaire<sup>12</sup>. Il lui a pour cela fallu rompre avec la métaphysique et l'ontologie comme en atteste le mouvement de la logique qui dut être constituée en système formel pour devenir langage fondateur des mathématiques. Le réel de la science se cerne par des formules qui, pour être opératoires, doivent exclure le sens. « C'est pourquoi [la science] a d'abord rencontré comme son Autre, la religion », souligne-t-il<sup>13</sup>. Le discours de la science contribua dès lors à faire apparaître la structure de fiction de la vérité qui relève nécessairement du signifiant, comme le formule Lacan<sup>14</sup>. Il participa à la ruine des idéaux. Il en résulte une « perte de confiance dans les signifiants-maîtres, [une] nostalgie des grands desseins », comme l'indique encore Éric Laurent<sup>15</sup>. La montée en puissance de la technique, de la science, est allée de pair avec le déclin de la « morale civilisée », selon le terme freudien, dévoilant qu'un « plus-de-jouir » est aux commandes. La psychanalyse a, en quelque sorte, participé de ce mouvement. Lacan note d'ailleurs que « L'inconscient répond à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui-même » qu'il associe par ailleurs à la science<sup>16</sup>. La science a refoulé le savoir mythique, « mais excluant celui-ci du même coup, ajoute-t-il, elle n'en connaît plus rien que sous la forme de ce que nous retrouvons sous les espèces de l'inconscient, c'est-à-dire comme épave

---

<sup>10</sup> Freud S., « Le Moi et le Ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 268.

<sup>11</sup> Freud S., *Le malaise dans la civilisation*, Paris, Seuil, p. 173.

<sup>12</sup> Miller J.-A et Laurent É., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 12/03/97, inédit, p. 203.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, leçon du 20/11/96, p. 5 et Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 742.

<sup>15</sup> Miller J.-A et Laurent É., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », leçon du 20/11/96, *op. cit.*, p. 9.

<sup>16</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 104.

de ce savoir, sous la forme d'un savoir disjoint »<sup>17</sup>. Ainsi, la psychanalyse ne promet pas le bonheur, la résorption du réel, l'éradication de la jouissance, ni une jouissance qui serait celle qu'il faut, elle ne peut que s'intéresser à ce qui est exclu, méconnu, le prendre en compte, opérer à partir d'un aperçu de la jouissance de chacun pour que son action soit moins aveugle, plus bordée, moins au service de la pulsion de mort (d'où l'idée freudienne d'un pari sur l'éros contre la pulsion de mort).

« La pratique freudienne a frayé la voie à ce qui s'est manifesté, avec tous les guillemets que vous voulez, comme une libération de la jouissance, note J.-A. Miller. La pratique freudienne a anticipé la montée de l'objet petit *a* au zénith social et elle a contribué à l'installer. [...] La pratique lacanienne, elle, a affaire aux conséquences de ce succès sensationnel. Des conséquences qui sont ressenties comme de l'ordre de la catastrophe. La dictature du plus-de-jour dévaste la nature, elle fait éclater le mariage, elle disperse la famille et elle remanie le corps. Ce remaniement ne concerne pas simplement les aspects de la chirurgie esthétique ou de la diète [...]. Ça peut aller jusqu'à une chirurgie et une intervention sur le corps beaucoup plus profonde. Maintenant qu'on a déchiffré, décrypté le génome, on va vraiment pouvoir produire, aller dans la voie de ce que certains appellent une post-humanité. »<sup>18</sup>

Ce constat, s'il ne va pas dans le sens d'un espoir ouvert par la libéralisation de la jouissance, n'est toutefois pas non plus la voie ouverte à la nostalgie d'un ordre ancien. Freud avait su montrer combien celui-ci, qui culmine avec cette fameuse morale civilisée du XIX<sup>e</sup> siècle, avait sa nocivité propre, c'est à lui que s'attaque la psychanalyse à ses débuts. Point d'idéal rousseauiste non plus, d'un retour à l'état de nature où la jouissance serait naturellement régulée. Freud montre qu'il n'y a pas de nature sans culture, de lien à l'autre sans renoncement et sans la pulsion de mort. Lacan lui emboîte le pas, la psychanalyse n'emprunte ni la voie de Kant, de l'impératif moral qui méconnaît que la jouissance est en son fondement, ni celle de Sade, de l'éloge de la jouissance, qui méconnaît qu'elle agit au nom de l'Autre, d'une version féroce d'un Père sans manque qu'elle s'attache à faire exister. La civilisation contemporaine est au service de la pulsion de mort, elle méconnaît en outre l'ordre moral paradoxal qui l'anime, l'inexistence de l'Autre, l'absence de garantie de la vérité.

### *Ni la tradition, ni la science*

En 2004, J.-A. Miller notait qu'à l'ère des sujets déboussolés, les psychanalystes d'autres courants que le nôtre avaient adopté trois tendances distinctes : une tendance réactionnaire, une tendance conservatrice visant à l'immobilisme et une tendance progressiste qui prétendrait se mettre au pas de la science

Ces trois tendances reculant sur les fondements de la psychanalyse en s'illusionnant d'un « ça marche », là où notre éthique nous porte plutôt à tirer les conséquences d'un « ça rate ». Il indiquait : « En France, tout au moins, les psychanalystes ne manquent pas – et ils sont sans doute plus nombreux que nous à s'occuper de ça – qui rêvent et s'activent dans l'idée de remettre l'ordre du discours du maître en place. Remettre le maître en place pour pouvoir encore être subversifs : “Français, encore un effort pour être réactionnaires, sinon vous ne serez pas révolutionnaires!” »<sup>19</sup>

Pastichant le chapitre de *La philosophie dans le boudoir* intitulé « Français, encore un effort pour être républicains » dans lequel Sade subvertit le discours révolutionnaire pour faire l'éloge du

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>18</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*, p. 19.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 14.

meurtre et de l'inceste, J.-A. Miller remet ses pas dans ceux de Lacan quand il dénonce les leurre de la morale kantienne qui ignore que le sadisme est son envers.

Il y a le texte, poursuit-il, où « on explique qu'aujourd'hui, le psychanalyste ayant affaire à ces déboussolés, doit vraiment renoncer à sa subversion ancienne pour commencer à refile, à donner dans la main, dans la tête, à son patient, les signifiants de la tradition, à défaut de quoi rien ne pourrait se passer. [...] On va voir des psychanalystes reconstituant l'inconscient, essayant de reconstituer artificiellement l'inconscient de papa, l'inconscient d'hier, comme on voit monter sur la scène du monde et changer notre vie quotidienne, nos voyages et nos loisirs, les fous de Dieu. C'est la même chose : les fondamentalistes freudiens... »<sup>20</sup>

Cette position s'est avérée sensible dix ans plus tard, avec le débat sur le mariage homosexuel en France, non seulement chez les freudiens, mais aussi chez certains lacaniens, tenant de la seconde position que J.-A. Miller décrit ainsi : « Une seconde position se dessine dans la psychanalyse, une position que l'on peut dire passéiste et qui consiste en un : il ne se passe rien, rien n'a lieu. L'inconscient est éternel, écoute l'éternel qui est ton Dieu, si je puis dire. »<sup>21</sup> Il évoque là non seulement certains courants de l'IPA (International Psychoanalytical Association), mais aussi ceux qui n'ont pas suivi Lacan au-delà du second temps de son enseignement, d'une position structuraliste, pour lequel le Nom-du-Père, le lieu de la loi, qui ordonne la chaîne signifiante, occupe une place éminente et qui en font une lecture encore marquée de l'Œdipe.

En effet, on a vu l'an dernier bien des collègues s'opposer ou reculer devant le mariage pour tous, dans l'idée que suivrait la question des enfants, de l'homoparentalité, évoquant la fonction structurante du père et de l'Œdipe. Ils négligeaient le fait que Lacan, dans son dernier enseignement, réduit le père à sa fonction de nomination du réel, de point d'accroche du signifiant et de la jouissance, nul besoin donc d'une incarnation sexuée pour que celle-ci opère, et que Lacan y démontre qu'un sujet peut bien s'orienter de tout autre bricolage qui assurerait cette connexion. Ils négligeaient que le dernier enseignement nous porte au-delà de l'Œdipe et met l'accent sur l'inexistence du rapport sexuel, qu'il n'y a pas de rapport naturel entre les sexes, d'écriture possible de ce rapport, la question du sexuel étant relative au signifiant et en particulier au phallus, signifiant de la différence sexuelle.

« Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants »<sup>22</sup>, disait Lacan en 1973. Chacun opère à cet égard un choix, lesté par la contingence de la jouissance, « jouissance qui ne surgit jamais la première fois que par effraction, vous laissant une marque vouée à se répéter »<sup>23</sup>. Le destin du sujet n'est pas celui de l'anatomie, mais de sa rencontre singulière avec la jouissance et de son choix inconscient et premier d'une modalité de faire avec celle-ci.

La pratique lacanienne du XXI<sup>e</sup> siècle, nous porte au-delà de l'Œdipe, d'une répartition naturelle des sexes, de la loi du père. Elle nous a portés plutôt à repousser les positions conservatrices qui récusait le mariage pour tous au nom d'une perspective théorique et d'une lecture de Lacan discutables, et à soutenir le oui.

Enfin, J.-A. Miller dénonce une troisième position chez les psychanalystes, une position progressiste, mais qui tourne tout autant le dos aux fondements et à l'éthique de la psychanalyse : « Cette position progressiste consiste à mettre, à essayer de mettre la psychanalyse au pas du progrès des sciences et des fausses sciences, d'enrégimenter la psychanalyse selon ces

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>22</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 34.

<sup>23</sup> Miller J.-A., « Mariage homosexuel : oublier la nature », *Le Point*, 10 janvier 2013.

progrès. »<sup>24</sup> Elle est celle qui pense que la biologie pourrait démontrer l'inconscient, le rendre lisible. Elle s'oriente d'une position platonicienne qui fut longtemps celle de la science, pour laquelle tout ce qui est réel est rationnel, c'est-à-dire qu'elle postule un savoir dans le réel qui pourrait se mettre en formules, s'écrire. L'inconscient est dès lors situé au niveau de ce savoir démontrable, de ce qui s'écrit. C'est négliger que le dernier enseignement de Lacan – avec ce que J.-A. Miller a nommé l'inconscient réel, soit qui inclut le ça, la jouissance – met plutôt l'accent sur ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Toute formalisation produit toujours un reste, un réel inassimilable, celui auquel a affaire le sujet du langage. La jouissance n'est ni déchiffrable, ni visualisable, ni localisable en une entité biologique ou un principe dynamique. Le langage fait une marque sur le corps du *parlêtre*, « le corps apparaît alors comme l'Autre du signifiant, en tant que marqué, en tant que le signifiant y fait événement et alors il vaut, cet événement, cet événement de corps qu'est la jouissance, il apparaît comme la véritable cause de la réalité psychique », précisait J.-A. Miller dans son cours « L'être et l'Un »<sup>25</sup>. Cette jouissance du corps propre est une jouissance primaire qui n'en passe pas par l'interdit, par l'Œdipe, ni par le narcissisme, l'image du moi. Elle est contingente, singulière (donc non universalisable), non inscriptible car elle est l'Autre du langage. La psychanalyse lacanienne, qui nous porte au-delà de l'Œdipe contrevient fondamentalement à tout espoir rationaliste et scientifique. Freud évoquait déjà cette incompatibilité foncière entre la science et la psychanalyse, il mettait déjà en valeur que cette dernière ne promet rien, invitant à abandonner, avec la psychanalyse, l'idéal d'un universalisable, d'une promesse de bonheur et de guérison, d'un « ça marche ». Lacan a accentué cette incompatibilité en donnant les bases théoriques pour la comprendre, et en portant la psychanalyse au-delà de l'Œdipe, en déplaçant le concept d'inconscient du langage au corps jouissant, en pointant qu'un « ça rate », est au principe de la psychanalyse.

J.-A. Miller note « alors, ces trois positions que j'ai distinguées me semblent ouvrir sur des pratiques de suggestion »<sup>26</sup>. Il précise : « La première, la pratique réactionnaire de la psychanalyse, procédera par exaltation du symbolique véhiculé par la tradition. D'ailleurs, on assiste à des alliances sensationnelles avec tous les traditionalismes, qui mettent en valeur une convergence saisissante entre la Bible et *l'Interprétation des rêves* »<sup>27</sup>, alliances qui furent encore sensibles à l'occasion du débat sur le mariage pour tous. « La seconde pratique, que j'appelais passéiste, procédera par la consolidation d'un refuge imaginaire. Quant à la troisième, qui est déjà sans doute la plus avancée, elle se voue, elle s'adonne à un ralliement, elle se rallie au réel de la science, croit-elle »<sup>28</sup>. Ordonnant ces trois positions selon les catégories lacaniennes du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, il pointe déjà que la troisième fait erreur quant à sa conception du réel, c'est par-là que se distingue la pratique lacanienne, dont J.-A. Miller note qu'il « s'agit de l'inventer. Bien sûr, il ne s'agit pas de l'inventer *ex nihilo*. Il s'agit de l'inventer sur la voie que le dernier Lacan, en particulier, a frayée »<sup>29</sup>. « Alors la pratique lacanienne, est-ce qu'elle joue sa partie par rapport à la pratique de l'IPA et à ses standards ? Sans doute. Mais elle joue surtout sa partie par rapport aux nouveaux réels dont témoigne le discours de la civilisation hypermoderne. Elle joue sa partie dans la dimension d'un réel qui rate, de telle sorte que le rapport des deux sexes entre eux va devenir de plus en plus impossible, de telle sorte, que si je

---

<sup>24</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*, p. 15.

<sup>25</sup> Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 11 mai 2011, inédit.

<sup>26</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*, p. 15.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

puis dire, l'un-tout-seul sera le standard posthumain, l'un-tout-seul, tout seul à remplir les questionnaires pour recevoir son évaluation, et l'un-tout-seul commandé par un plus-de-jour qui se présente sous son aspect le plus anxiogène. »<sup>30</sup> La pratique lacanienne est donc celle qui s'oriente à la fois du réel tel que Lacan porte à la saisir dans son dernier enseignement, entraînant une refonte des repères théoriques, mais également des modalités de manifestation de ce réel dans l'époque. La pratique lacanienne est résolument contemporaine, en prise sur son temps.

J.-A. Miller précise encore les conditions du passage de la pratique freudienne à la pratique lacanienne : « La découverte par Freud du symptôme hystérique, qui s'est faite dans le contexte du discours de la science, matérialisme psycho-physiologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le contexte d'un réel [...] de type galiléen, [...] incluant un savoir. C'est dans ce contexte que Freud a découvert qu'il y a du sens dans le réel. Il faut dire que ça a fait scandale, que la psychanalyse est apparue comme une corruption du savoir scientifique, parce que le savoir scientifique peut être dans le réel, mais pour ne rien dire. Qu'il y a du sens dans le réel implique que ça veut dire quelque chose, qu'il y a une intention. Et ça a été, pour la psychanalyse, sa condition de possibilité. Du sens dans le réel, c'est le support de l'être du symptôme, au sens analytique. Et pourtant, on a laissé faire Freud. On peut se demander pourquoi ? On l'a laissé faire, lui et ses disciples qui se sont mis à proliférer. On les a laissés trafiquer le symptôme, le symptôme mental, on a laissé trafiquer ça avec du sens. On a même laissé la psychiatrie être gagnée par ça. Sans doute parce qu'on n'avait pas le savoir dans le réel qui pouvait répondre à des symptômes de ce genre, à part à la grosse : on avait la lobotomie, la cure de sommeil. Donc, on l'a laissé faire avec son intention de sens dans le réel. »<sup>31</sup>

Il montre que l'époque actuelle a procédé à une scission nouvelle du réel et du sens. « Le symptôme avait quelque chose à dire », il est désormais réduit au trouble. « Et l'anglais dit ça mieux quand il parle de *disorder*, mot qui prend sa référence à l'ordre du réel »<sup>32</sup>.

« Ce qui fut le symptôme, et qui n'est plus que trouble, est donc désormais divisé en deux, dédoublé. Du côté du réel, il est traité hors sens par la biochimie, par les médicaments de plus en plus ciblés. Et le côté du sens, quant à lui, continue d'exister à titre de résidu. Il fait l'objet d'un traitement d'appoint, qui peut prendre essentiellement deux formes me semble-t-il. D'une part, une écoute de pur semblant – “venez que je vous écoute” –, qui a valeur d'accompagnement et souvent même de contrôle de l'opération qui s'accomplit dans le réel par le biais des médicaments – et, en effet, les biochimistes sont les premiers à dire : “mais pas du tout, il faut que nos patients soient écoutés aussi”. D'autre part, la pratique de la parole autoritaire et protocolaire des thérapies cognitivo-comportementales. Le symptôme se trouve donc réparti en deux : du côté du réel, on vise la suppression plus au moins approximative du trouble ; et du côté du sens, c'est un accueil du sens, un ruissellement de sens et, en même temps, un nivellement du sens. Il faut dire que c'est spécialement du côté des thérapies cognitivo-comportementales qu'on assiste à un refus, à une réfutation du symptôme, et ceci alors que, dans la psychanalyse, le symptôme avait valeur de vérité, il représentait la vérité, il la présentait toujours sous un masque, donc comme un mensonge, et il fallait prendre le temps de vérifier le symptôme, au sens de le faire vrai.<sup>33</sup>

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 23.

Il situe la pratique lacanienne à cet égard. Elle admet qu'il y a du savoir dans le réel, mais en même temps elle pose « que dans ce savoir il y a un trou, que la sexualité fait trou dans ce savoir »<sup>34</sup>.

Ce trou est la conséquence de ce que la sexualité, le rapport à l'autre sexe, en passe nécessairement par le phallus, signifiant de la différence des sexes. Lacan pose que « l'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole »<sup>35</sup>. Il n'y a donc pas rapport naturel de l'homme à la femme, d'autant plus que du côté femme, il manque un signifiant pour dire son être. Il n'y a pas de signifiant spécifique pour dire La femme, dans le sens où le féminin ne se repère qu'en rapport au signifiant phallique, par rapport à un « il n'y a pas ». C'est ce qui fait que la femme est « pas-toute », indique Lacan, pas-toute dans la fonction phallique, pas toute dans la dépendance du phallus, du signifiant, tandis qu'« un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant »<sup>36</sup>, énonce-t-il. D'une part, l'être femme se repère par rapport à ce signifiant, mais, de l'autre, se repérant comme n'ayant pas et, du fait du manque d'un signifiant pour dire son être, elle n'est pas-toute dans la sujétion du phallus et du signifiant. C'est ce que marquent ses formules de la sexuaction.

Du fait que le rapport entre les deux sexes en passe par la médiation du phallus (que chacun des deux sexes se repère par rapport à ce signifiant), qu'il n'y a pas de rapport naturel de l'un à l'autre (puisqu'on ne jouit pas du corps de l'Autre, mais que la jouissance dépend du phallus), qu'il n'y a pas de signifiant pour dire La femme, Lacan déduit « il n'y a pas de rapport sexuel », soit pas d'écriture d'un rapport logique entre hommes et femmes du type xRy. Cela nécessiterait notamment de pouvoir écrire « y » (soit le signifiant de La femme qu'il n'y a pas). La sexualité fait trou car du côté de la position féminine se rencontre une objection au savoir, un trou au niveau du signifiant, et corrélativement, une jouissance qui ne se rapporte pas au phallus.

Ainsi J.-A. Miller peut-il dire que « les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel », qu'il n'est que secondaire que les symptômes soient articulés en signifiants, « les symptômes sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation. Lacan parlait des symptômes comme de points d'interrogation dans le non-rapport sexuel. Hier, j'entendais une patiente parler que ce qui reste pour elle d'angoisse se lie au corps comme une virgule, comme une pause de respiration. Donc, les symptômes sont des signes. C'est un autre abord que l'abord comme message ». Il ajoute : « les symptômes sont symptômes-jouissance, si je puis dire. Ils expriment que la jouissance n'est pas à la place où, pensait-on, elle devrait être, c'est-à-dire dans le rapport sexuel dont Freud donne la singerie sous les espèces de la monogamie »<sup>37</sup>.

C'est pourquoi J.-A. Miller affirme : « Il n'y a pas de rapport sexuel donne donc le site de la pratique lacanienne, parce que c'est à entendre au regard de l'énoncé qui affirme “il y a du savoir dans le réel”. “Il n'y a pas de rapport sexuel”, c'est ce qui fait la balance avec le “il y a du savoir dans le réel”. C'est le rapport sexuel qui fait objection à la toute-puissance du discours de la science »<sup>38</sup>. La psychanalyse n'est pas un obscurantisme qui repousse la science, mais elle s'oriente du trou incommensurable dans le savoir, de ce qui lui résiste et que la science s'emploie à réduire. Le scandale de la psychanalyse tient toujours à la place qu'elle accorde à la sexualité, en tant que là se joue l'objection au discours de la science, à l'idéal d'un savoir totalisable. Pour

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>35</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>37</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », op. cit., p. 26.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 24.

avancer dans ce sens, il a toutefois fallu que Lacan pousse la psychanalyse un pas plus loin que Freud, au-delà de l'Œdipe, du prestige du père, de l'inconscient signifiant.

### *De Freud à Lacan*

La psychanalyse de *l'Introduction à la psychanalyse* de Freud, est celle du sens, du déchiffrement, de l'interprétation des rêves, des lapsus, par laquelle le désir refoulé se révèle dans l'association libre. Il s'interprète et provoque un soulagement du symptôme. La nouveauté de la psychanalyse alors, c'était de considérer que le rêve, le lapsus, l'acte manqué ont un sens.

Si Freud relève que le rêve contient des éléments « muets »<sup>39</sup>, il tient ceux-ci pour des symboles, auxquels il est en mesure, avec l'expérience, de « donner une traduction constante »<sup>40</sup> (c'est-à-dire qu'ils relèvent de constantes – Freud vise notamment le symbole phallique – mais qu'il s'agit également de prendre au sens ces éléments muets, de les traduire, de les inclure dans une chaîne signifiante, là où ils apparaissent hors sens, isolés). Lacan s'intéressera plutôt au versant hors sens de ces éléments muets, notamment du phallus, dont Lacan indique qu'il est le signifiant du manque dans l'Autre. Il nomme ce qui manque à l'Autre maternel, c'est-à-dire qu'il nomme un manque en tant que tel, le manque dans l'Autre, dans le trésor des signifiants, dans l'ordre du langage. Il deviendra le signifiant qui manque à l'Autre. La nouveauté introduite par Freud, au regard de la science toutefois était d'attirer l'attention sur le sens d'éléments en apparence insensés, tenus pour négligeable par la médecine, avec cette particularité que le sens n'est pas accessible d'emblée car une censure s'est exercée sur certains éléments, il reste insu du sujet. Le rêve et l'association libre, donnent accès aux éléments refoulés. La technique de la psychanalyse consiste à permettre le dépassement de la résistance, le surgissement de ces éléments pour « libérer la libido de ses attaches » au symptôme<sup>41</sup>. Elle requiert de s'écarter de la suggestion (que Freud tient pour un procédé cosmétique, là où la psychanalyse relève d'un procédé chirurgical<sup>42</sup>), pour que le sujet lui-même s'approprie ces éléments. La psychanalyse, telle que Freud la définit dans *l'Introduction*, tient en la recherche de la cause, pour conduire vers un changement durable, en surmontant les résistances. « La tâche incombe au malade », précise-t-il, le psychanalyste fait usage d'une « suggestion » guidée par les associations du patient et l'expérience du praticien, qui tient compte du transfert<sup>43</sup>. On voit néanmoins l'embarras de Freud avec la question de l'interprétation, entre son refus de la suggestion et sa compréhension de l'interprétation comme suggestion guidée. Ainsi, indique-t-il par ailleurs, que l'interprétation n'est pas pure suggestion de la part de l'analyste, mais que ce qui est suggéré rencontre une réalité, ou encore que « la suggestion ne sert qu'à la suppression des résistances intérieures »<sup>44</sup>. Lacan précisera que l'analyste n'est que supposé savoir par celui qui vient le rencontrer, qu'il ne sait pas, il invite l'analyste à se faire pure chambre d'écho, à faire résonner les signifiants de l'analysant, à ne pas penser qu'il a la clé, mais à opérer à partir de ce défaut de savoir pour que le sens surgisse du côté de l'analysant. La validité d'une interprétation se mesure à la modification qu'elle entraîne. J.-A. Miller déploiera la logique un pas plus loin encore quand il souligne que c'est l'inconscient qui interprète.

« L'interprétation n'est pas autre chose que l'inconscient, [...] l'interprétation est l'inconscient même », c'est-à-dire que l'inconscient « se tient [...] tout entier dans le décalage [...] qui se

---

<sup>39</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 134.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 428.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 429.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 431.

répète de ce que je veux dire à ce que je dis »<sup>45</sup>, l'interprétation analytique vient en second. Néanmoins, dit-il « l'inconscient aussi bien veut être interprété. Il s'offre à l'être. Si l'inconscient ne voulait pas être interprété, si le désir inconscient du rêve n'était pas, dans sa phase la plus profonde, désir d'être interprété [...] désir de prendre sens, il n'y aurait pas l'analyste »<sup>46</sup>. Il propose de comprendre l'interprétation comme déchiffrement, « Mais déchiffrer, c'est chiffrer à nouveau. Le mouvement ne s'arrête que sur une satisfaction »<sup>47</sup>. La psychanalyse doit dès lors viser une pratique du sens qui ne resterait pas « au service du principe de plaisir »<sup>48</sup>, soit qui vise à débusquer la jouissance, invitant à se démarquer d'une interprétation qui serait à l'instar de l'inconscient.

Le postulat qu'il y a du sens dans le réel, reste néanmoins la base de la psychanalyse. J.-A. Miller, plutôt que d'opposer trop fermement la psychanalyse freudienne et la psychanalyse lacanienne, préfère situer la pratique freudienne du côté de la psychanalyse qui commence, et la pratique lacanienne du côté de la cure qui se poursuit, au-delà du sens.

Pour Freud donc, le symptôme a également un sens. Il est fondé sur un conflit entre le conscient et les éléments refoulés. Le symptôme est un arrangement, un compromis entre deux tendances conflictuelles, d'où l'idée que le symptôme emporte une satisfaction. Mettre à jour les éléments refoulés doit permettre, sinon de résoudre le conflit, au moins de rendre la lutte, entre ces forces, « normale », selon la formulation de Freud. Déjà Freud indique qu'il ne vise pas tant l'éradication du symptôme que la souffrance qu'il emporte, sa part d'invivable. Il ne s'agit pas dès lors, de tout interpréter, de vouloir tout guérir, tout résoudre. Freud note d'ailleurs que la disparition des symptômes est loin de signifier la guérison de la maladie. Il reste la faculté de former des nouveaux symptômes. Il s'agit plutôt de viser un nouvel arrangement tolérable pour les sujets des éléments conflictuels. Il vise à écarter les conditions qui président à la formation des symptômes, ce qui entraîne la guérison, ce qui fera dire encore à Lacan, que « la guérison vient de surcroît ». Poussant un pas plus loin encore, il mettra l'accent sur l'expérience éthique de la psychanalyse comme primordiale au regard de toute visée thérapeutique.

Aucune visée normalisante par ailleurs chez Freud qui affirme que nous sommes « tous malades », que la différence entre le névrosé et la santé nerveuse est quantitative et non qualitative<sup>49</sup> ce que Lacan portera un cran plus loin en affirmant que « tout le monde délire », c'est-à-dire qu'aucune garantie n'est possible quant à la vérité, que nous sommes tous malades du langage, et des fictions de la vérité. Il ne s'agit donc pas, là encore, de guérir le sujet en fonction d'une norme préétablie qui serait la bonne. Ainsi Freud peut-il dire dans l'*Introduction*, que ce qui caractérise la psychanalyse, est moins la matière sur laquelle elle travaille que sa technique<sup>50</sup>, et encore que le psychanalyste n'est pas un mentor, ni un éducateur, qu'il ne prétend à aucune influence sur le sujet au profit de la vie sociale<sup>51</sup>. Il affirme que la psychanalyse ne prend pas le parti de la morale, mais celui de la vérité, avec toutefois cette touche idéaliste, de son temps, quand il affirme : « celui qui a su, après avoir lutté contre lui-même, s'élever vers la vérité se trouve à l'abri de tout danger d'immoralité »<sup>52</sup>. Freud croit à la vérité. Il en reste un peu

---

<sup>45</sup> Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 32, février 1996, p. 9.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 435.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 366.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 410-411.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 411.

prisonnier, bien qu'il perçoive déjà que la libido résiste à l'influence, à l'interprétation, ce qui éloigne la psychanalyse d'une thérapeutique causale (au sens où il s'agirait de rectifier la cause du symptôme). La rectification de la psychanalyse porte sur le conflit entre deux tendances contradictoires, elle n'élimine pas les tendances fondées sur la libido, mais le sujet peut s'arranger autrement avec elles.

Enfin, Freud considère que le narcissisme dans les psychoses empêche le transfert et donc l'opération analytique, car le transfert en est le ressort. Le transfert repose sur la reproduction d'une situation antérieure. Freud le tient comme une névrose artificielle qui vient remplacer le symptôme, qui sera élucidée dans la cure, jusqu'à la suppression de cette « maladie artificielle », permettant alors de « supprimer la maladie engendrée par le traitement »<sup>53</sup>. Il affirme que les « névroses narcissiques [les psychoses] ne présentent pas le phénomène du transfert » [car la libido est retirée sur le moi] et donc pas de possibilité de guérison par la psychanalyse<sup>54</sup>. Outre qu'il précisera la notion de transfert, Lacan définira les conditions d'une approche psychanalytique des psychoses, à condition précisément d'en modifier la technique. Freud d'ailleurs interrogeait déjà : « a-t-on bien compris ces domaines ? », appelant à poursuivre son chemin sur ce point. La psychose sera non seulement la porte d'entrée spécifique de Lacan dans la psychanalyse, mais elle deviendra son guide, quand l'exemple de Joyce le conduira à repenser la théorie analytique, à partir des psychoses, sur la fin de son enseignement. Elle nous rappelle que la clinique de l'être parlant est une clinique du nouage du langage, du corps et de la jouissance. Là où Lacan, pour se dégager de l'imaginaire prégnant dans la clinique freudienne, avait placé l'accent sur la structuration du sujet par le langage, dans le début de son enseignement, il inventera le terme de *parlêtre* pour rendre compte de ce que l'être parlant a un corps, un corps qui jouit, et que cette jouissance est intimement liée au traumatisme de la langue sur le corps. Il s'en dégage deux grandes orientations cliniques : celle des psychoses pour lesquelles la psychanalyse favorise l'invention qui permet de contenir la jouissance délocalisée en la prenant au filet de la langue, celle des névroses pour laquelle il s'agit plutôt d'ouvrir la fenêtre du fantasme sur la jouissance qu'elle voile afin de délivrer un peu le sujet de ses effets aveugles et délétères. La psychanalyse est la clinique de l'être parlant, c'est-à-dire celle qui explore les conséquences pour le *parlêtre* de la marque du signifiant sur le corps.

Dans un article de publication récente « Une psychanalyse a structure de fiction »<sup>55</sup>, J.-A. Miller ordonne la logique de la cure selon les deux temporalités de la psychanalyse qui commence, et de la psychanalyse qui finit, saisissant aussi, dans le mouvement même de l'expérience analytique celui de son histoire. Il note que dans une analyse qui commence, « on transporte vers un autre ce que l'on a dans la tête, ce qu'on se disait à soi-même, ce qu'on avait jamais dit à personne », « ce qu'on se disait à soi-même, dans le flou », marquant que ce flou, c'est la conscience, comme l'avaient aussi saisi les écrivains comme Virginia Woolf, avec leur pratique du « courant de conscience ». « Une analyse commence quand le sujet s'attache à faire passer l'événement de pensée dans la parole ». Dans l'analyse alors « l'amorphe se dote d'une morphologie », l'analyse est expérience de formalisation, « l'amorphe mental adopte la structure de langage ». « C'est l'événement de pensée qu'on a à se mettre sous la dent en psychanalyse, et c'est d'ailleurs une question de savoir comment il se rapporte à l'événement de corps »<sup>56</sup>, ce qui sera plutôt l'objet de

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>55</sup> Miller J.-A., « Une psychanalyse a structure de fiction », *La Cause du désir*, Paris, Navarin, n° 87, juin 2014, p. 69-77.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 71.

l'analyse qui finit. Dans l'analyse qui commence, cette formalisation, produit des effets de révélation, de vérité, de sens. Elle procède de l'« articulation d'événements individualisés, qui par-là se révèlent traçables ». Elle produit dès lors « des effets d'allègement », de « distanciation ». L'inconscient s'y dévoile comme un effet d'*extimité* : « c'était en moi et cela m'était inconnu, insu », « l'inconscient c'est l'*extime* », note J.-A. Miller<sup>57</sup>.

Il précise alors qu'une analyse qui dure peut avoir des effets de détérioration. Dans une analyse qui dure en effet, « la révélation devient plus rare », elle est « remplacée par la répétition ». « Une analyse qui dure demande de traverser la stagnation, de la supporter, c'est-à-dire d'explorer des limites, celle de la cage du *sinthome* », c'est-à-dire d'explorer les limites du pouvoir du signifiant et la manière dont la jouissance est aux commandes, toujours là au joint intime de l'expérience du langage. L'analyse devient « expérience du réel » : « dans une analyse qui dure, on attend quelque chose de l'ordre de la cession de libido, le retrait de la libido d'un certain nombre d'éléments traçables qui ont été dégagés à l'époque de la révélation »<sup>58</sup>.

Cela ne peut s'obtenir qu'à avoir épuisé le sens, à l'avoir reconduit aux signifiants élémentaires du sujet, ceux qui touchent à sa jouissance. L'interprétation lacanienne prend ainsi appui sur un « déchiffrement qui ne donne pas sens », sur la coupure qui sépare les « signifiants proprement élémentaires sur lesquels [le sujet] a, dans sa névrose, déliré »<sup>59</sup>. Elle vise les confins du mot pour conduire sur la voie de l'objet, ouvrant une fenêtre sur les limites du dire.

Dans *Encore*, Lacan indique : « suivre le fil du discours analytique ne tend à rien de moins qu'à rebriser, qu'à infléchir, qu'à marquer d'une incurvation propre et d'une incurvation qui ne saurait même être maintenue comme étant celle de lignes de forces, ce qui produit comme telle la faille, la discontinuité. Notre recours est, dans la langue, ce qui la brise »<sup>60</sup>. Soit ce qu'il nomme la lettre, le bord entre le signifiant et le réel, à l'instar de la lettre mathématique qui articule la structure, au-delà du sens, et enserme un réel. C'est pourquoi il dit que la lettre « révèle la grammaire »<sup>61</sup>. Les signifiants élémentaires du sujet écrivent un texte réduit qui délivre une vérité, mais pas sans prise avec la jouissance du sujet. D'une part, il convient de viser ce qui peut s'articuler, de l'autre, comme il le relève, « cette articulation se fait dans ce qui résulte du langage quoi que nous fassions, à savoir un supposé en deçà et au-delà »<sup>62</sup>. C'est-à-dire que l'usage de la lettre conduit sur la voie du Réel, selon les coordonnées qu'il en donne précédemment : d'une part l'objet *a*, objet cause du désir, qui commande la jouissance du sujet, de l'autre l'inexistence de l'Autre et du rapport sexuel. L'objet *a* désigne chez Lacan l'objet qui localise pour le sujet la jouissance perdue résultant de l'incidence du langage sur le corps et qui la met en fonction. « Il s'agit de lire quoi ? », précise-t-il encore un peu plus loin, « rien d'autre que les effets de ces dires. Ces effets nous voyons bien en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants » et les faire servir à donner « une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour »<sup>63</sup>. Il s'agit pour Lacan, de faire usage des effets des dires pour « civiliser » la jouissance par l'amour, qui est ce

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>59</sup> Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *op. cit.*, p. 7.

<sup>60</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 45.

qui permet d'en faire sens<sup>64</sup>, mais aussi de viser un désir vivant. « Il faut que par l'intermédiaire de ce sentiment, ça aboutisse [...] à la reproduction des corps »<sup>65</sup>.

À cet égard, Lacan souligne de quel usage du sens dépend le discours analytique : « En effet, un discours comme l'analytique vise au sens. [...] Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement l'idée que ce sens est du semblant. Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où *mot*, c'est *motus* – j'y ai déjà insisté. *Pas de réponse, mot*, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue »<sup>66</sup>. « La jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant », note-t-il encore<sup>67</sup>. C'est bien pourquoi la pratique lacanienne reste pratique du signifiant.

Si l'orientation vers le symbolique, marquant les premiers temps de l'enseignement de Lacan visait à « reconnaître que l'inconscient a une structure de langage, la « suprématie du signifiant sur le signifié », « l'orientation vers le réel » du dernier enseignement conduit à « tirer toutes les conséquences de la structure de fiction de la vérité »<sup>68</sup>. J.-A. Miller rappelle que dans la dernière leçon d'*Encore*, « la structure de langage n'est qu'une élucubration de savoir sur la langue, n'est que fiction », le symbolique s'avère de l'ordre de la fiction, un « pansement sur l'inexistence du rapport sexuel »<sup>69</sup>. « L'inconscient freudien a structure de fiction », mais pas la jouissance. L'orientation vers le réel, c'est conduire l'analyse jusqu'à ces conséquences, la conduire au-delà de l'inconscient freudien, de l'Œdipe, du primat du symbolique, vers une élucidation de ce qui opère de la jouissance pour l'être parlant. Il s'agit d'entrevoir que l'inconscient est une « défense contre la Jouissance »<sup>70</sup>. L'acte analytique consiste alors à « ne pas reculer devant la structure de fiction de la vérité », à passer d'un « qu'est-ce que ça veut dire ? », quand l'analyse commence, à un « qu'est-ce que ça satisfait ? », conduisant à entrevoir l'inconscient réel, soit « ce qui ne se laisse plus interpréter », mais qui opère à notre insu<sup>71</sup>.

J.-A. Miller note que l'opération analytique ne va pas sans le temps nécessaire, temps à ce que s'épuise le sens, mais aussi temps relatif à ce que se dévoile l'inertie de la répétition, il faut du « temps pour désinvestir », « pour que l'intérêt libidinal vienne se condenser dans l'objet *a* »<sup>72</sup>. La psychanalyse reste l'envers de l'accélération contemporaine du temps. On trouve là encore une racine des résistances qu'on lui oppose. Elle est contemporaine au sens où elle ne cesse d'interpréter l'envers de la civilisation.

Elle dévoile notamment les impasses du scientisme qui prétend ignorer le réel, la jouissance et l'inexistence du rapport sexuel, le résorber, produisant un retour aveugle de ses effets. Elle éclaire chacun de ceux qui s'adressent à elle sur son inclassable, sa singularité foncière, sur la manière dont opère la pulsion, dont il fait avec le réel, le soulageant un peu de l'œuvre silencieuse de la pulsion de mort. Elle conserve une fonction critique essentielle des discours de la modernité.

---

<sup>64</sup> Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 24 novembre 2004, inédit, p. 17.

<sup>65</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 45.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>68</sup> Miller J.-A., « Une psychanalyse a structure de fiction », op. cit., p. 74.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 73.

